

# Chapitre 11

## Déchiré entre le Maroc et Israël

### Un voyage personnel et intellectuel

André Levy<sup>1</sup>

#### 1. Souvenirs perplexes

Pendant toute ma vie, jusqu'à ce jour, le Maroc a occupé une grande place dans mon imagination et mes pensées. Malheureusement, je ne me rappelle pas des cinq premières années de ma vie à Casablanca ; ou, plus précisément, je crois que je n'ai vraiment aucun souvenir de cette phase de ma vie. En vérité, je ne suis pas sûr de la crédibilité de mes souvenirs, ou de leur absence. Mes réminiscences intimes sont une réserve désordonnée de souvenirs fragmentés ; leur statut n'est pas clair : ces souvenirs sont-ils des événements réels ? Ou bien, des récits qui ont gagné au fil du temps une stature d'événements réels, effectifs, dont j'ai vraiment été témoin ? En effet, le souvenir du Maroc a toujours été une sorte de nuage informe, changeant d'état à travers le temps et modifiant celui-ci en fonction des expériences que j'ai vécues en Israël.

Certes, plus que toute autre personne, ce sont mes parents qui se sont efforcés de nourrir nos souvenirs du Maroc. Pourtant, pour un adolescent vaniteux comme moi, leurs histoires étaient considérées comme des munitions futiles puisque j'y voyais une tentative de préserver un passé trop reluisant et, en même temps, de servir d'outil critique contre le présent israélien. En effet, au cours de mes deux ou trois premières décennies en Israël, ces arguments n'ont pas pu être efficaces contre la pression de la réalité israélienne agressive, dirigée par le système d'éducation nationale. L'échec immanent de mes parents a fait que je ne croyais pas à leurs histoires sur le Maroc ni pendant mon enfance ni plus tard au cours de mon adolescence.

Bien sûr, mes parents n'étaient pas la seule source de souvenirs marocains. Les habitants de la Rue Eilat dans la ville portuaire d'Ashdod, où mes parents ont vécu jusqu'à leur mort, étaient une source abondante d'histoires sur le Maroc. Après tout, la plupart des familles de notre rue faisaient partie de la première génération des migrants marocains. Quand j'étais jeune, j'avais l'habitude de compter le nombre de Marocains vivant dans cette rue. Et ils étaient nombreux. Par exemple, il y avait 16 appartements dans l'immeuble où nous habitons. Tous les occupants de ces appartements étaient d'origine marocaine, à l'exception de deux familles qui avaient émigré d'Inde et d'Alger. En estimant prudemment que chaque appartement comptait en moyenne 10 personnes (nous, qui étions considérés comme une petite famille, étions six personnes), il devait y avoir 140 résidents. Cela signifie que dans la seule Rue d'Eilat, il y avait plus de 2500 Marocains qui ont tous participé sans trop le savoir à la construction d'une réalité marocaine dans mon esprit.

---

<sup>1</sup>Traduit de l'anglais par Asmae Boukanouf.

En effet, dans l'Ashdod du début des années 1960, la présence d'un « marocanisme » imaginé a dominé la rue. Les langues utilisées par la plupart des résidents étaient un mélange de darija, de français et d'hébreu, aux côtés de l'espagnol et de la haketia<sup>2</sup>. Le rythme du temps, qu'il s'agisse d'un cycle hebdomadaire ou annuel, semblait poursuivre celui de l'endroit que les Israéliens d'origine marocaine ont laissé derrière eux. Dans divers cas, cette époque marocaine a compensé l'arrachement aux espaces marocains. Mais, au fil du temps, l'époque marocaine a été balayée par la présence israélienne. Et l'hébreu a pris le dessus sur les langues marocaines. Les artisans, qui au départ continuaient leurs travaux d'artisanat du Maroc ont progressivement disparu du paysage. Le rémouleur a cessé d'appeler les femmes pour aiguiser les ciseaux, les tondeuses ou les couteaux. De même, le mendiant, qui allait de porte en porte tous les vendredis après-midi pour demander des dons en échange de bénédictions mystiques, a disparu aussi. L'époque du cardeur a également disparu au fil des ans. Je me souviens qu'à l'approche de chaque fête de Pessah, il s'asseyait à l'extérieur sur le sol, recevait de la literie usée et, à l'aide de longues et fines barres de fer, il démêlait, nettoyait et mélangeait leurs fibres de laine afin que les matelas et les oreillers soient à nouveau bien moelleux. Enfant, j'étais fasciné par la façon dont il agitait habilement la paire de barres dans l'air, brisant la laine qui avait été compressée au cours de l'année ; les petits morceaux de laine ressemblaient à des flocons de neige atterrissant doucement sur le drap qu'il étendait sur le sol. Quand il avait fini de carder, il utilisait une aiguille épaisse et courbée pour recoudre les matelas et les oreillers. Le boucher au bout de la rue Eilat qui s'était spécialisé dans la farce juteuse de *merguez* marocains a disparu lui aussi. De plus, dans un immeuble adjacent au nôtre, vivait un homme qui préparait dans sa petite cuisine des gourmandises sucrées, souvent à base de nougat et de noix de coco. Il poussait dans la rue son petit chariot rempli de ses sucreries, vendant sa marchandise aux enfants jouant dehors. En plus de ses clients aléatoires dans la rue, il fournissait des biscuits pour les occasions festives, surtout pour ceux qui cherchaient à s'accrocher aux saveurs sucrées délaissées au Maroc. On avait surtout besoin de lui pour les gâteaux de *bar-mitsva* et la glorieuse *pièce montée* d'un mariage. Enfant, cette fabuleuse pièce montée semblait s'élever à des hauteurs presque impossibles. Pendant la Mimouna, ce *boulangier* doué était particulièrement occupé.

En général, les préparations avant et pendant les vacances tentaient de maintenir un sentiment de « marocanité ». Cela était particulièrement vrai pour le mois de Tishrei pendant lequel on célébrait les fêtes de Rosh Ha-Shana, Kippour et Sukkot, et durant lequel se tenait la prière musicale à la synagogue. La fête de la Mimouna, qui mérite un chapitre à part, marquait le point culminant des célébrations marocaines ; bien avant qu'elle ne devienne un événement public et centralisé.

Hélas ! La plupart de ces personnages fascinants qui étaient tributaires de la durée de l'époque marocaine ont cessé d'exister à la fin de celle-ci.

---

<sup>2</sup> Dialecte judéo-espagnol parlé par les Juifs séfarades installés au Maroc à la suite de l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492.

## 2. Il n'existe pas qu'un seul Maroc

En effet, dans mon enfance, la présence du Maroc m'a englouti : les goûts, les couleurs, les images, les sons, les voix et le rythme de la vie. Pourtant, le Maroc n'a jamais été une entité imaginée claire, ou harmonieuse. Une observation sobre des manifestations de la « marocanité » en Israël a révélé des fissures et des crevasses entre les différents groupes sociaux marocains, doté chacun de son propre Maroc unique. Ces différents Maroc-s se sont parfois heurtés, et d'autres fois ont pris des chemins différents.

Cela est devenu évident dès le début de notre nouvelle vie en Israël. C'était pendant les premiers jours de notre installation dans la Rue Eilat. Mon père avait choisi de fréquenter, les week-ends, la synagogue sépharade voisine ; elle se trouvait à une minute de marche de notre maison. Notez que mon père ne fréquentait pas les synagogues lorsqu'il était au Maroc. Au grand dam de sa mère, il menait une vie laïque à Casablanca. Mais en Israël, mon père insistait non seulement pour aller à la synagogue pendant les jours fériés et en fin de chaque semaine, mais aussi pour que je me joigne à lui. Lors de l'un des premiers offices du samedi, le chantre a annoncé au public que « c'est une synagogue sépharade et que les prières seront conformes aux coutumes espagnoles ». Sur le chemin du retour, mon père m'a informé, tout en rouspétant, que nous ne visiterions plus jamais cette synagogue, me disant « Ils ne veulent pas de nous ici ». Enfant, je ne comprenais pas la signification de l'événement, car le chantre semblait dire ce qui était évident. Je ne comprenais pas la politique de ségrégation. Le chantre demandait à quiconque qui n'était pas habitué à la prière selon la manière traditionnelle espagnole de s'abstenir de fréquenter la synagogue ou de garder le silence comme un figurant ou un *kibitzer*.<sup>3</sup> C'était une demande impossible à suivre, car les Marocains sont encouragés à participer activement au service, et cela inclut les commentaires, les remarques critiques sur la prononciation, etc. Bien qu'il soit né à Marrakech, mon père a trouvé une synagogue Meknassi qui répondait à ses besoins.

Le cas de la synagogue illustre bien à quel point le « Maroc » n'était pas monolithique en Israël ; il était plein de fissures. Ces fissures sont devenues plus visibles avec la migration ; les Juifs ont émigré de tous les coins du Maroc, chaque communauté ayant ses propres notions de « marocanité », pour se retrouver réunis dans la petite rue d'Eilat. En effet, étant enfant, j'ai été exposé à des divergences significatives entre les différents voisins marocains. Il suffisait d'entendre les différences linguistiques : le voisin du dessus parlait arabe-marocain et espagnol, mais pas français. Une autre voisine ne parlait ni français ni arabe marocain. Elle comprenait le Tashelhit et avait beaucoup de mal à parler en hébreu. Pour nous, les enfants, mes parents parlaient français, mais, entre eux, ils parlaient en darija. A mon arrivée en Israël, je ne parlais que le français, mais au fil des années en Israël, j'ai absorbé deux langues simultanément : L'hébreu et la darija ; j'ai appris la première à l'école et la seconde dans le quartier. Mon incapacité à parler la darija faisait de moi une cible de moqueries ; ma darija était un étrange mélange de différents dialectes familiers : Souiri, Marrakechi, Meknassi, Bidaoui, Fassi, etc. Certes, j'ignorais les différences entre les différents dialectes.

<sup>3</sup> En Yiddish, le mot *kibitzer* signifie un spectateur, qui généralement offre des conseils ou des commentaires souvent indésirables.

Ma grand-mère paternelle, qui parlait la darija marrakchi, se moquait de mes efforts quand je parlais avec elle. En revanche, ma mère était fière de cette ignorance : « André ne connaît pas l'arabe, il ne parle que le français ! » annonçait-elle fièrement.

Comme beaucoup de citoyens juifs au Maroc, les juifs s'identifiaient à la culture française. D'ailleurs, mon prénom résume bien cette approche.

Ce Maroc fracturé a été soumis à des pressions par des sources extérieures. L'école, qui était régie par ce qui était défini comme un programme « israélien » (c'est-à-dire ashkénaze), est devenue un outil efficace pour effacer la pertinence du Maroc. L'histoire des Juifs des pays de la région MENA, y compris le Maroc, a été réduite au silence. L'histoire juive n'existait qu'en Europe et en Amérique du Nord, tout comme la poésie, la philosophie, l'art, etc. Le silence n'est qu'une partie de l'oppression des Juifs des pays de la région MENA. Même le judaïsme, qui était présenté comme une catégorie générale, était ashkénaze. Les fêtes ashkénazes étaient célébrées comme des fêtes juives, rendant les traditions de ma famille insignifiantes, voire même fausses. Par exemple, à l'école, on nous enseignait des coutumes de vacances qui étaient étrangères à mes parents, comme l'échange de cadeaux à Pourim, ou le fait de manger « *les Oreilles de Haman* » (*Hamantash* en Yiddish) lors de cette même fête. Le *Ngula* (petit pain fait maison, avec un œuf dur au milieu), que nous avons l'habitude de manger à Pourim était appelé par nous « *l'Oeil de Haman* » ; le *Ngula* a perdu son statut indépendant pour devenir une note de bas de page des *Oreilles de Haman* ashkénaze. Ainsi, l'autorité des enseignants à l'école a sapé les connaissances de mes parents sur les fêtes juives. Le doute grandissait en moi, enfant, quant à la connaissance du judaïsme de mes parents car, comme je l'ai dit, mes parents étaient influencés par la notion de « laïcité » dans le cadre de leur « francisation » au Maroc. Nous fêtions Noël à la maison avec toutes ses caractéristiques : Sapin de Noël, cadeaux pour tous les membres de la famille, etc. Pas étonnant que je croyais que mes parents ne connaissaient pas grand-chose aux fêtes juives. La structure ethniquement hiérarchisée de l'école a amplifié l'exclusion des représentations marocaines : il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'à part le directeur de l'école, les enseignants étaient ashkénazes. Seul le concierge était marocain.

La hiérarchie symbolique ashkénaze est apparue très clairement lorsque j'étais en quatrième ou cinquième année. Durant l'une des récréations de mes premiers jours à l'école, mon enseignante principale m'a dit : « Je ne me sens pas à l'aise avec votre nom. J'ai du mal à le prononcer. Il faut que tu le changes. Que penses-tu du nom Abraham ? » J'ai ressenti de la rage et de l'impuissance. Cependant, je n'ai pas osé la confronter. Je me souviens m'être demandé pourquoi elle ne demandait pas à mes camarades de classe qui avaient émigré de Roumanie ou de Pologne de changer leurs prénoms également. J'ai compris qu'elle ne me demandait pas mon consentement et que je devais accepter sa « suggestion ». Rapidement, « Abraham » est devenu mon nom à l'école tandis que dans la Rue d'Eilat, je suis resté André. Ma consolation était que je savais que je trouverais un moment pour retrouver le nom qui m'avait été donné par mes parents. Cela s'est produit lorsque je suis passé au lycée. J'ai insisté pour que je réapparaisse en tant qu'André dans les registres.

### 3. Études et formations

Ma détermination à m'engager dans une voie académique n'était pas évidente ni claire pour moi ; rien n'indiquait que je deviendrais un universitaire. J'étais un si mauvais élève à l'école, au point que j'ai dû repasser la classe de la 10ème année. J'ai commencé mes études universitaires en sociologie et en anthropologie. J'ai choisi ces disciplines principalement parce que c'était la seule option disponible pour moi. Les deux premières années ne laissaient pas présager un avenir radieux. En tant qu'étudiant d'un système éducatif pauvre et peu sophistiqué à Ashdod, je n'ai pas acquis les compétences d'apprentissage fondamentales. Heureusement, au cours de ma troisième année, j'ai suivi deux cours d'anthropologie qui ont changé ma vie. Le premier cours, donné par le Dr. Yoram Bilu, portait sur l'ethnopsychiatrie, et le second, donné par le Dr. Harvey Goldberg, sur l'anthropologie des Juifs d'Afrique du Nord. Mon exposition à ces thèmes a eu un effet bouleversant. Le cours de Bilu portait (entre autres) sur les techniques thérapeutiques culturellement spécifiques des Juifs d'Afrique du Nord. Goldberg, quant à lui, offrait une large vision anthropologique et historique de l'étude des Juifs d'Afrique du Nord. Certes, je n'avais jamais été exposé à des connaissances académiques sur les Juifs d'Afrique du Nord avant ces cours. Le fait même de mener des recherches sur les Juifs marocains était une nouveauté rafraîchissante. Sans aucun outil analytique en main, l'anthropologie, en tant que discipline humaniste, semblait convenir à l'étude du Maroc ; les êtres humains étaient représentés de manière concrète et vivante. En suivant ces cours, je me suis intéressé aux relations étroitement liées entre l'anthropologie et les Juifs marocains. Cependant, les lentilles anthropologiques ont changé ma perception du Maroc et de ses Juifs en général, et de mon histoire en particulier. La recherche universitaire offrait un moyen intellectuel unique de renouer avec le Maroc que mes parents ont quitté il y a quelques décennies. Malheureusement, la perspective intellectuelle a intégré un échec à se reconnecter au Maroc. La recherche, par exemple, même dans sa manifestation la plus intime (surtout les méthodes telles que l'observation participante en anthropologie, ou le travail de terrain), a, ipso facto, produit une distance au lieu de contribuer à la réduire.

Cependant, le gouffre entre le Maroc et moi n'était pas seulement le résultat de l'émigration. Il est apparu même bien avant et il ne fut pas seulement le résultat des dures politiques sociales des institutions israéliennes absorbantes. Je fais référence ici à la prise de contrôle du Maroc par le Protectorat français. En fait, l'influence française, qui a pris une forme formelle (« protectorat ») en 1912, mais qui a commencé plus tôt, a entraîné une distanciation croissante entre Juifs et Musulmans au Maroc. Pour de nombreuses raisons, les Juifs ont choisi de s'allier à la France.

Voici, par exemple, ce qu'a écrit Carlos de Nasri dans un texte pseudo-ethnographique sur ce dont il était témoin :

« Les juifs des différentes générations sortent du Mellah sous vos yeux. Voici l'ancienne génération. Il a une longue barbe, une *jellaba* foncée, et une *kippa* sur la tête. Et sa conduite révèle une humiliation fière, c'est l'humiliation majestueuse des sages ».

Simultanément, il parle de votre génération : celle qui célèbre la culture occidentale :

« Voici la nouvelle génération. Elle porte le fardeau de l'existentialisme du (vingtième) siècle, dans un style conçu par Marlon Brando. Leurs chaussures brillantes claquent alors qu'ils se promènent dans les rues de Gomorrhe. Cette génération aspire à être à l'avant-garde du progrès, même si elle se trouve à la croisée du snobisme ».

#### **4. Les Israélites marocains au temps des choix (1958)**

Certes, la transition entre les générations décrite par de Nasri a commencé avant la période qu'il décrit. En effet, au début du vingtième siècle, les juifs ont commencé à abandonner les petits villages dans lesquels ils vivaient au profit des villes. A cette époque, les juifs représentaient entre 25 et 40% (selon les différents sondages) de la population urbaine, alors qu'ils ne comptaient qu'environ 100.000 personnes.

Contrairement à l'image commune (qui a été indirectement cultivée et entretenue par la sociologie et l'anthropologie israéliennes), les Juifs marocains ont été coupés de la vie dans le pays périphérique au moins 50 ans avant d'émigrer du Maroc au milieu du 20e siècle. Le processus d'urbanisation, dans lequel, comme mentionné ci-dessus, les Juifs étaient une composante importante, a été renforcé par l'influence croissante de la France. Beaucoup d'entre eux se sont empressés d'adhérer à la culture européenne que la France proposait, par le biais de mécanismes coloniaux tels que la bureaucratie menée en français, ou la mission civilisatrice proposée par les établissements d'enseignement (médiatisées par les Juifs de France).

En général, on peut dire que les Juifs se sont rapidement détachés des Musulmans et se sont empressés de se connecter à la mission culturelle française. Ils ont choisi l'éducation européenne. La tentation de rejoindre les Français était double : l'annulation de facto (mais pas de jure) de l'humiliant statut de *Dhimmi* et la tentation offerte par l'économie française moderne. Bien que le statut de *Dhimmi* n'ait pas été formellement annulé, les Juifs qui se rapprochaient des Français faisaient disparaître les signes de ce statut humiliant. Par exemple, à certaines époques, un juif n'était pas autorisé à porter une Djellaba de couleur. Avec la France, ils choisissaient de ne pas porter de Djellaba colorée mais plutôt des vêtements européens. La France offrait ainsi une voie qui contournait la supériorité musulmane. Même si la ruée vers les grandes villes a nécessité un lourd tribut (pauvreté, prostitution, etc.), ceci n'a pas découragé les juifs ; nombreux sont ceux qui ont rejoint la bureaucratie française. Avant même d'épouser ma mère, mon père a quitté Marrakech et s'est installé à Casablanca transformée à cette époque en une ville française moderne qui se développait à une vitesse vertigineuse. Il occupait un poste stable dans l'une des banques françaises. Cette intégration dans le système français a permis une sortie de l'intérieur du Mellah et même un éloignement des quartiers dans lesquels les Juifs se sont concentrés après leur départ (dans la *Rue des Anglais*, par exemple). Mes parents ont acheté une maison dans un petit quartier bourgeois de Casablanca, où vivaient surtout des chrétiens de différents pays (surtout de France, et d'Italie) et où il n'y avait aucun musulman.

Réalisant que la fin de la domination directe française est proche, le fossé avec les musulmans s'est aggravé ; les militants politiques musulmans, qui ont lutté pour l'indépendance du Maroc, considéraient les Juifs comme des traîtres aux objectifs nationaux. Il convient de noter qu'il y avait bien sûr des activistes juifs dans divers mouvements de résistance. Parmi les plus connus figurent Simon Levy et Abraham Serfaty, dont la vision d'un Maroc indépendant était en désaccord avec les principales tendances qui soutenaient la royauté. La crainte par les juifs de la réaction des musulmans n'était qu'une parmi plusieurs causes de leur départ du Maroc. L'inquiétude était également renforcée par l'infiltration des idées antisémites européennes qui s'infiltraient au Maroc dans l'ambiance du régime de Vichy.

Un autre facteur important fut la décision du roi Mohammed V que le Maroc serait musulman et arabe. A cet effet, deux minorités ont été marginalisées : les Amazighs et les Juifs. Il n'est pas surprenant que les Juifs ne se soient pas sentis les bienvenus dans leur patrie. Outre les facteurs d'incitation, il existait également un facteur d'attraction : le sionisme. Les militants sionistes ont travaillé sans relâche pour persuader les Juifs de quitter le Maroc. Même s'il existait des poches d'opposition juive à l'immigration en provenance du Maroc, une vision historique large indiquait que la décision de quitter le Maroc était prise.

Dans ces conditions, si à son apogée la communauté juive comptait environ un quart de million de personnes, aujourd'hui ce nombre ne dépasse pas 2 000 personnes au total, dont la plupart (environ 95%) sont concentrées à Casablanca.

Dans les premières années, la destination privilégiée des émigrés était Israël, où ils ont découvert une triste réalité. Dès leur arrivée en Israël, les Juifs marocains ont été ridiculisés, opprimés et marginalisés sur le plan économique, politique, géographique et culturel. Il existe de nombreuses études sur la dure réalité que les Marocains ont rencontrée en Israël ; j'y ai fait allusion. Pourtant, il est important pour moi de souligner ici un autre point ; les Marocains israéliens ont vécu avec une connaissance claire et inébranlable que leur retour au Maroc était impossible. La politique publique du Maroc pendant la majeure partie du 20ème siècle, qui s'est identifiée à la cause palestinienne, a bloqué toute possibilité de retour. Tout ce qui restait aux Israéliens marocains était leurs souvenirs, et ceux-ci, malheureusement, ont subi un processus d'érosion lent, mais régulier et imparable.

## 5. Le retour au Maroc

Le tournant dans ce processus frustrant d'amnésie a été l'annonce d'Hassan II qui a appelé tous ses fils de la diaspora à rentrer chez eux, c'est-à-dire au Maroc.

Son appel a été accueilli avec un grand enthousiasme, ce qui a surpris les Israéliens ashkénazes. Les Marocains ont commencé à revenir visiter les quartiers de leur enfance et les *Tsadikim*<sup>4</sup>, d'abord en groupes organisés, puis à titre individuel. On estime qu'environ 40.000 Israéliens d'origine marocaine se rendent au Maroc chaque année. S'il n'y avait pas l'épidémie du COVID-19, les Accords d'Abraham auraient probablement triplé et le tourisme en provenance d'Israël aurait augmenté.

<sup>4</sup> Tradition de pèlerinage sur les tombes des *tsadikim* (les Justes) en particulier le jour anniversaire de leur mort (*hiloula ou yartzeit*).

Les premiers voyages organisés au Maroc au début des années 1980 étaient caractérisés par un mélange de sentiment de transcendance et d'expériences banales. Lors d'un voyage auquel j'ai participé en tant qu'anthropologue-pèlerin vers ma patrie, les gens se comportaient comme s'ils participaient à une expérience mythique. L'itinéraire des premiers voyages - un départ d'Israël, un voyage via l'Espagne (pour obtenir le visa) vers Gibraltar, et l'entrée au Maroc - semblait résumer de grands événements historiques et des mythologies fondatrices.

Le voyage d'Espagne le long de la Costa del Sol, vers Gibraltar, semblait incarner l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492. L'entrée au Maroc était considérée, dans une sorte de renversement symbolique, comme « l'Alyah (migration) vers Israël ». Les associations des passagers étaient hautement émotionnelles, et les émotions étaient intenses. Un passager, lorsqu'il a posé le pied sur le sol marocain, a ramassé une motte de terre et l'a embrassée, comme l'ont fait les pèlerins dans la Terre d'Israël pendant des siècles.

La rencontre concrète avec le Maroc a cependant été décevante. Les souvenirs ne correspondaient pas à la réalité qu'ils rencontraient en tant que touristes. Une partie de cette déception était liée au fait que plus l'oppression des Marocains d'Israël se renforçait, plus le Maroc imaginé devenait utopique. Ce Maroc utopique a été démoli face à ses manifestations *concrètes*. Une expression de ceci était claire quand quelqu'un a dit ironiquement qu'il se souvenait qu'étant un jeune garçon, un troupeau de vaches pouvait galoper à travers le *souk*, « et aujourd'hui une vache peut marcher à travers la rue principale du marché ! » Il n'était pas le seul à devoir confronter le Maroc du souvenir à celui que les touristes rencontrent. Dans la mémoire de beaucoup, le Maroc était urbain, juif et français ; il manquait de musulmans. Ils se sont donc souvenus qu'ils avaient quitté les villes européennes, peuplées de chrétiens. « Combien d'Arabes y a-t-il ici ! » a dit un des passagers avec un grand étonnement. Puis, il a repris ses esprits et a ajouté tout en souriant : « Pourquoi ? Qu'est-ce que je m'attendais à trouver ici, des Chinois ?! » Malgré cette lueur d'esprit, les passagers étaient déçus que les musulmans ne se souviennent pas du passé juif marocain. Ils ont été surpris de constater que beaucoup n'avaient jamais rencontré de juif.

La déception était inévitable dans ce voyage. Bien qu'il ait offert un retour dans l'espace, ce voyage ne pouvait offrir un retour dans le temps. L'illusion que le retour dans l'espace compensera le temps passé a été brisée à plusieurs reprises pendant le déroulement du voyage.

Cette désillusion a été vécue de la manière la plus banale qui soit. Par exemple, les passagers ont essayé de marchander les prix au marché comme si le temps ne s'était pas écoulé ; la déception était grande lorsqu'ils réalisaient que les prix qu'ils avaient payés étaient encore plus élevés que ceux payés par les touristes européens. La désillusion était difficile, frustrante, et rendait impossible le fait de se détacher du Maroc. Cependant, cette même incapacité à tourner la page a incité les voyageurs à revisiter le Maroc encore et encore. Beaucoup espéraient que le prochain voyage compenserait l'échec du retour intime vers leur patrie, le Maroc.

La rencontre avec les Juifs qui ont choisi de rester au Maroc était également saturée de tampons et de lacunes. Symboliquement, ces Juifs constituaient une ressource précieuse pour les voyageurs. Ces Juifs avaient la charge d'être les

porteurs d'une biographie alternative. Ils étaient ostensiblement la réponse à une question à laquelle il était impossible de répondre autrement : « Que se serait-il passé si nous (ou nos parents) n'avions pas quitté le Maroc ? »

Par conséquent, les Juifs du Maroc se sont vu attribuer le rôle de représenter la biographie alternative des Israéliens. Cependant, les Juifs ont refusé d'assumer ce rôle, en rejetant la présentation de soi des voyageurs. Ils ont rappelé à plusieurs reprises le passé minable des voyageurs. Alors que les voyageurs se vantaient de leur supériorité économique (comme le font souvent les touristes) dans le présent, les Juifs ont souligné à maintes reprises leur passé de villageois à faible revenu. Cette dynamique, bien sûr, a suscité des tensions, dans lesquelles les voyageurs, pour leur part, ont contesté le caractère sensible de la décision des Juifs de rester au Maroc : « Pour quelques sous qu'ils gagnent au Maroc, ils s'humilient ! »

## 6. Et maintenant ?

Même si le poids des Juifs au Maroc est devenu démographiquement insignifiant, leur place symbolique reste solide. Ce fait a de nombreuses manifestations dans la sphère publique marocaine. En juillet 2011, les programmes scolaires marocains ont intégré l'étude de l'histoire juive du Maroc. Il en va de même pour les mellahs juifs des villes impériales qui ont été réhabilités. Le mellah de Marrakech, par exemple, a achevé sa rénovation. Dans le cadre de cette rénovation, les rues du mellah, dont les noms avaient été convertis en arabe après l'émigration des Juifs, ont retrouvé leurs anciens noms hébreux. L'émergence ou la reconnaissance de l'importance des Juifs dans l'histoire du Maroc n'est pas seulement le résultat d'une activité officielle. Des activistes sociaux et culturels cherchent également à restaurer le patrimoine et la présence des Juifs au Maroc. Par exemple, Kamal Hashkar, un réalisateur estimé, a produit deux films qui célèbrent les relations intimes entre Juifs et Musulmans au Maroc, y compris les Juifs qui ont émigré de ce pays vers Israël. Le Maroc est inondé d'expositions, d'écrits d'histoire populaire, de revues de presse, de films, et même de touristes, qui tous ensemble soulignent la place vitale des Juifs au Maroc. L'Association Mimouna est très active pour rappeler aux Marocains la place historique et culturelle du Juif. Lors de ma dernière visite à Rabat, à l'été 2011, j'ai été submergé par les médias qui souhaitaient m'interviewer sur ces thèmes. En somme, il semble que le juif absent soit très présent au Maroc.

Au fil du temps, je me trouve étroitement lié au Maroc. Je me suis donné beaucoup de mal pour obtenir la citoyenneté et le passeport marocain, ce qui me permet de séjourner pendant de longues périodes au Maroc. Je vis au Maroc et je l'étudie. Ces activités sont destinées à compenser le fossé qui s'est creusé entre moi et le Maroc à la suite de l'émigration. Je ne peux pas réparer ce fossé, mais seulement changer le schéma des relations entre le Maroc et moi, alors que ma famille fait partie intégrante de ce voyage.

Si au début de mon voyage, qui n'aura jamais de fin, je pensais que j'étais unique dans la rencontre frustrante avec les fissures entre moi et mon passé marocain, alors plus j'ai appris sur le Maroc, plus j'ai découvert que cette expérience frustrante concerne une grande majorité des Juifs marocains. En outre, ces fragments et ces fissures existent également parmi les Juifs qui n'ont jamais quitté le pays, mais j'aurai besoin de consacrer un chapitre à part pour élaborer sur ce sujet.